

## Another Wing, Another Way.

Catherine ouvrit les yeux et s'étira avec délice. Son attention fut tout de suite attirée par la silhouette de Vincent qui venait d'entrer en portant un plateau. Le regard de la jeune femme se porta sur la fleur qui émergeait d'un vase à l'aspect délicat et comme elle se demandait où Vincent avait bien pu trouver cette merveille aux pétales pâles et nacrés, ce dernier déposa le plateau sur la table de nuit. Catherine se redressa et porta la main à la tasse que Vincent remplissait d'un liquide chaud et parfumé.

« Je me suis demandé ce que tu voudrais faire avant de partir, fit Vincent en reposant la théière. Et j'ai pensé que tu aimerais voir la caverne de cristal.

— Oh ! oui, s'exclama la jeune femme. Tu m'en as tellement parlé ! »

Vincent sourit. Catherine admira la façon dont sa chevelure captait le moindre rayon de lumière que répandaient encore quelques bougies mourantes. Elle eut un geste pour en caresser une mèche, mais il captura sa main et la porta à ses lèvres. La jeune femme tressaillit. Elle n'avait jamais rencontré d'homme aussi attentionné que lui. Pendant un moment, elle songea à ce qu'aurait été sa vie si elle l'avait passée en compagnie d'hommes comme Thomas Gunter ou Elliott Burch. Elle leur aurait probablement davantage servi de faire-valoir que de véritable compagne. Les hommes de son milieu avaient trop le souci du paraître, tandis que Vincent connaissait la véritable valeur des êtres. Elle porta la tasse à ses lèvres et en respira l'arôme mentholé qui se distilla sur ses papilles. Ces deux jours passés avec l'homme qu'elle aimait avaient été merveilleux. Ils avaient passé des heures à parler, rattrapant le temps perdu, de choses et d'autres, de souvenirs, de rêves. Ils avaient ensuite rejoint Père et les autres pour partager un repas en petit comité : il y avait aussi Mary, Lena qu'elle avait revue avec plaisir en compagnie de la petite Cathy, Mouse et Jamie. Elle avait d'autant plus apprécié ce moment qu'elle n'avait pas eu de repas de famille depuis des années. L'ambiance avait été bon enfant, Jamie ne cessant de taquiner Mouse pour lequel elle semblait avoir beaucoup d'affection. Lena avait mis la petite Cathy dans les bras de la jeune femme et la petite fille s'était mise à babiller avec de grands sourires. Vincent s'était penché vers elle et elle avait attrapé son pouce, le considérant avec un grand sérieux, avant de rire aux éclats. Comme elle grandissait vite ! A ce souvenir, les yeux de Catherine se voilèrent quelques instants. Elle rêvait de fonder une famille. Fille unique, elle avait regretté de ne pas avoir de frère ou de sœur à dorloter. Elle se rappela ce que son amie Nancy lui avait dit et son regard revint sur Vincent qui l'observait avec tendresse. Son cœur se mit à battre plus vite. Elle reposa la tasse, comme il se levait pour emporter le plateau. Il revint ensuite avec un broc d'eau chaude qu'il versa dans une petite vasque de porcelaine. Il accomplissait ce simple geste comme si c'était un rite sacré, songea-t-elle comme il posait son regard sur elle.

« Je vais te laisser et préparer quelques affaires pour notre petite expédition. Tu trouveras de quoi te changer dans l'armoire, désigna-t-il un haut meuble en bois sombre, au fond de la chambre. A tout de suite. »

Elle le regarda s'éloigner avec un sourire. Elle se dirigea vers la dite armoire et l'ouvrit pour trouver la robe qu'elle avait portée lors de son dernier séjour prolongé dans les Tunnels. Elle en caressa le tissu avec

émotion. Puis elle se hâta d'accomplir ses ablutions matinales. Vincent revint comme elle finissait de se brosser les cheveux, assise sur le lit. Il la considéra d'un air étrange. Elle lui tendit soudain la brosse ; il la fixa avec étonnement, hésita, avant de la prendre et de s'asseoir derrière elle. Elle ferma les yeux de plaisir en sentant la caresse de la brosse dans ses cheveux. Sa mère la coiffait quand elle était enfant et c'était un de ses souvenirs les plus chers. Vincent était tellement doux... ! Quand il eut fini, il déposa un baiser dans ses cheveux et elle rouvrit les yeux pour prendre la main qu'il lui tendait.

Ils empruntèrent l'escalier de la salle des vents, passèrent devant la grande salle avant de poursuivre jusqu'à l'entrée du labyrinthe, main dans la main. Vincent lui avait dit que le chemin serait un peu long et qu'ils devraient sans doute déjeuner sur place. Cette perspective la combla de joie. Elle aimait quand il lui faisait découvrir son monde. Elle savait que c'était un grand privilège. Nul mieux que lui ne connaissait les Tunnels... à part Devin. Elle avait été étonnée et chagrinée d'apprendre son brusque départ. Elle l'aimait bien, comme un frère un peu turbulent, mais si drôle. Elle s'en était voulu de ne pas être allée le saluer.

Vincent l'aïda à descendre l'échelle jusqu'à l'endroit où il avait rencontré Narcissa, un an plus tôt, comme il était venu chercher un cadeau pour Catherine dans la grotte de cristal. Mais la vieille femme n'était pas là. Vincent lui dit qu'elle devait être encore plus bas, dans les Tunnels, à la recherche des racines et des champignons qu'elle utilisait pour ses décoctions. Pour elle, l'obscurité n'existait pas. Bien qu'étant aveugle, elle y voyait beaucoup mieux que certains voyants. Ils marquèrent une pause que Catherine apprécia. Elle était en excellente condition physique, mais pour venir jusqu'ici, il avait fallu se glisser dans des boyaux étroits, gravir des marches grossièrement taillées dans la pierre en s'aidant de ses bras pour ne pas glisser. Ils reprirent leur route au bout d'une demi-heure. Elle sentait Vincent de plus en plus impatient et sut qu'ils touchaient au but. Il s'arrêta soudain, au détour d'une galerie, se tourna vers elle et lui demanda :

« Ferme les yeux. »

Elle sourit et ne se fit pas prier. Vincent la guida lentement, la prévenant quand il lui fallait baisser la tête. Il la fit attendre quelques minutes, puis la prit dans ses bras pour la faire descendre ; quand ses pieds touchèrent le sol, elle entendit un crissement, comme si elle foulait du sable.

« Maintenant, tu peux ouvrir les yeux », murmura Vincent à son oreille. Elle s'exécuta et cilla. Elle prit une grande inspiration, avant de laisser éclater son ravissement :

« Vincent ! C'est magnifique ! »

La torche qu'il avait plantée dans le sol illuminait de mille incendies les parois tapissées de cristal de la grotte. Les amas de roche éthérée étaient d'une taille stupéfiante. Sa main se porta au cristal qu'elle portait autour du cou et elle tourna vers Vincent un visage de petite fille ravie. Il lui sourit.

« Je savais que cet endroit te plairait. Il y a longtemps que je voulais te le montrer, s'avança-t-il, comme son reflet animait des milliers de facettes opalines aux nuances délicates. Afin que tu puisses voir les merveilles de mon univers. Tu vois, la lumière parvient à trouver sa place dans les ténèbres : il suffit de l'y invoquer. »

Elle le rejoignit en effleurant les surfaces miroitantes qui lui renvoyèrent son image. Il la prit dans ses bras où elle vint se blottir.

Ils déjeunèrent, installés sur une couverture. Le repas était frugal mais délicieux. Epicure avait raison : il fallait savoir se contenter des plaisirs simples que la vie vous offrait. Etre dans un endroit aussi magnifique avec l'homme qu'elle aimait, que demander de plus ? songeait Catherine, une expression de profonde satisfaction éclairant le demi sourire qui flottait sur ses lèvres.

« On a du mal à croire, confia-t-elle ses impressions à Vincent, qu'une gigantesque ville se trouve au-dessus de nous et que des gens y vivent dans la totale ignorance de cet endroit, si pressés, si préoccupés par leur quotidien qu'ils en oublient parfois... de vivre, tout simplement. Ils marchent, la tête basse, et ne savent plus regarder le ciel. Et parfois, moi aussi, je suis comme eux. Et puis ton souvenir me rattrape, me prend par la main et me désigne les nuages qui passent au-dessus de nos têtes avec une sage nonchalance. Eux, ils savent... Merci, Vincent. »

Elle sentit son regard sur elle et tourna les yeux vers lui. Elle se souleva légèrement et déposa un baiser sur ses lèvres. Il eut un léger mouvement de surprise, comme s'il n'arrivait pas à réaliser cette nouvelle intimité qui s'était instaurée entre eux. Et puis elle sentit son bras se glisser autour de sa taille et leur étreinte se prolongea.

Le souvenir de ce baiser était encore dans le cœur de Catherine quand elle poussa la porte de son bureau. Elle marqua un temps, sur le seuil, se demandant si elle ne venait pas d'atterrir sur une étrange planète. Elle secoua la tête, amusée, et se dirigea vers son bureau. On vint la prévenir que Joe l'attendait et elle retrouva son ami plongé dans la lecture de son courrier du jour. Il leva les yeux vers elle comme elle refermait la porte derrière elle.

« Vous avez passé un bon week-end, Cathy ?

— Excellent, Joe, merci.

— Vous avez une mine superbe. Content que vous ayez pu en profiter, vous paraissiez assez fatiguée et tendue, ces derniers temps. Je tenais à vous féliciter. L'affaire Philipps a été rondement menée, vous avez fait du bon travail avec Linford. Et c'est de ça dont je voudrais vous parler. Moreno est aussi très satisfait de l'équipe que vous formez avec Daemon et voudrait que vous continuiez. »

L'expression de la jeune femme se rembrunit.

« Cette nouvelle n'a pas l'air de vous réjouir, lui fit remarquer Joe.

— En effet... Je pensais... Enfin, nous avons convenu, avec Daemon, de prendre chacun notre chemin après cette affaire. J'ai l'habitude de procéder seule.

— Pourquoi est-ce que vous l'avez pris en grippe ? J'avoue que cela m'étonne de votre part.

— C'est comme ça, Joe... Je... n'y peux rien.

— Moreno va être déçu, mais bon, vous faisiez du bon travail toute seule, je ne pense pas qu'il vous en tienne griefs. Tant que j'y suis, j'aurais une nouvelle affaire à vous confier. Cela concerne un certain Kapler, une petite frappe de la pire espèce qui depuis quelques temps se montre des plus ambitieux. Pour l'instant, il est intouchable directement, mais je crois qu'en fouillant du côté de ses hommes de main, on pourrait arriver à quelque chose. Ça vous dit ?

— Ai-je vraiment le choix ? fit Catherine en prenant le dossier qu'il lui tendait... Oh ! Effectivement, ce Kapler a un sacré curriculum vitæ. Je m'y mets tout de suite... Joe ?

— Hmm... ?

— Merci de votre sollicitude. Je ne voudrais pas donner l'impression de faire des caprices de star...

— Allons, Cathy, je vous connais. Si vous dites que vous préférez travailler seule, eh bien... Mais au boulot, maintenant ! » la houspilla-t-il gentiment.

Comme elle rejoignait son bureau, elle fut interceptée par Daemon Linford qui lui tendit la main :

« Sans rancune, Catherine ? »

Elle le considéra un moment avant de se forcer à serrer cette main tendue ; une expression de totale satisfaction se peignit sur les traits de son collègue. Comme elle reprenait sa route, il lui emboîta le pas :

« Dites-moi, vous avez passé un bon week-end ? »

— Comme je le disais à Joe tout à l'heure, excellent, oui. Pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

— Voyons, nous sommes collègues. C'est drôle, j'ai cru vous voir, vendredi soir, dans le parc... »

La jeune femme manqua de trébucher.

« Vous n'avez vraiment pas peur. On dit que le parc est plutôt mal fréquenté la nuit, commenta Daemon avec un semblant de frisson. Il s'y passe de drôles de choses. Tenez, dernièrement encore, on y a découvert le corps d'une jeune prostituée qui avait été proprement égorgée... Mais j'y pense, vous vous êtes occupée de l'affaire, n'est-ce pas ? Elle s'est terminée de façon plutôt curieuse : les deux jeunes gens, contre lesquels vous avez conduit le procès, ont été retrouvés morts dans un cinéma désaffecté. Un contact dans la police m'a montré les photos : ce n'était pas joli du tout.

— Pourquoi me parlez-vous de ça ? demanda Catherine d'une voix qu'elle parvint à contrôler.

— En fait, c'est en rapport avec le dossier dont je m'occupe, l'affaire Spirko. »

La jeune femme se laissa tomber dans son siège et considéra Linford d'un regard indéterminé.

« Je suis en train d'essayer de reconstituer son emploi du temps durant les derniers jours qui ont précédé son meurtre. Il a rendu visite à un de vos amis, je crois, un certain... Stephen... »

— Il est dans un hôpital psychiatrique, l'interrompit Catherine qui trouva un écho inquiétant à ses paroles.

— Oui, vraiment, le pauvre garçon, quel gâchis. Toujours est-il qu'il m'a dit avoir effectivement rencontré Spirko à qui il aurait raconté une histoire invraisemblable vous concernant. Et pour me montrer la véracité de ses propos, il a exhibé les cicatrices qu'il porte sur le torse. Je n'y aurais pas prêté plus d'attention – il est fréquent que les personnes comme lui s'auto-mutilent –, mais elles ressemblaient étrangement aux blessures infligées à ces deux jeunes gens. »

Daemon se tut et baissa les yeux. Il se baissa et quand il se releva, il tendit quelque chose à la jeune femme :

« On dirait que c'est tombé de la poche de votre manteau... Ne serait-ce pas la déesse Maât ? La déesse de la Vérité, si je ne m'abuse. »

Catherine prit la figurine et la serra dans sa paume.

« Tout ça pour vous dire, très chère Catherine que vous devriez vous méfier du parc, la nuit. Je vais sans doute passer pour un fou à vos yeux, mais je me demande si... une bête n'y rode pas. »

Ce disant, il lui tourna brusquement le dos et s'en fut. Catherine serrait si fort la statuette dans sa main qu'elle en sentait les moindres contours. Quand elle écarta ses doigts, le visage de Maât paraissait la considérer d'un air étrange. D'un geste rageur, la jeune femme la fourra dans un de ses tiroirs. Elle demeura un moment, comme prostrée, une curieuse lueur dans le regard. Soudain, elle s'empara de son téléphone et composa un numéro en toute hâte.

« Bureau de M. Burch, fit la voix suave d'une secrétaire.

— Bonjour. Je suis Catherine Chandler. Je voudrais parler à M. Burch.

— Un instant, répondit la secrétaire qui la fit basculer sur l'appareil d'Elliott.

— Cathy ? fit ce dernier d'un air étonné.

— Je t'avais dit que je te rappellerai.

— J'avoue que c'est une surprise.

— Je suis libre pour déjeuner aujourd'hui, articula la jeune femme ; après un moment de silence, Elliott lui demanda :

— Comment puis-je t'aider ?

— Qui te dit que... ?

— Catherine, je te connais. Ne perdons pas de temps : de quoi as-tu besoin ? D'explosifs ?

— De renseignements, s'entendit lui répondre Catherine qui réprima un sourire amusé. Pourrais-tu lancer ton détective sur la trace d'un certain Daemon Linford ? se tourna-t-elle vers la fenêtre derrière elle, afin de ne pas être entendue par ses collègues.

— La nouvelle arme secrète du bureau du procureur ?

— Je vois que tu es déjà au courant.

— Je suis un homme prévoyant. Il se pourrait que j'ai affaire à cet homme. C'est entendu, je ferai ce que je pourrais. Et quand j'aurais les infos que tu me demandes, nous déjeunerons ensemble.

— Merci... Elliott. »

Elle regarda le combiné pendant un moment avant de le raccrocher. Elle s'en voulait de se servir d'Elliott, mais celui-ci disposait de moyens qu'elle ne pouvait imaginer pour parvenir à ses fins. Elle secoua la tête et ouvrit le dossier devant elle : Kapler... Lance, commença-t-elle à lire...

Catherine se réveilla en sursaut. Elle venait de faire un cauchemar. Elle se prit la tête entre les mains. Elle avait rêvé de Carole, cette jeune femme que ses agresseurs, deux ans plus tôt, avaient confondue avec elle. Carole était assise sur le bord de son lit. Catherine était incapable de faire le moindre geste, comme la jeune femme lui disait d'une voix hachée : « Il faut arrêter de se battre. » Et ensuite, Vincent était arrivé et il s'était rué sur la jeune femme, la griffant au visage. Elle avait subi son attaque sans broncher, le regard rivé sur celui de Catherine. Et cette dernière ne faisait rien pour empêcher Vincent de la réduire en pièces.

« Non... », sanglota la jeune femme qui mit plusieurs minutes à se reprendre. Comme elle se rendait dans la salle de bain, elle contempla son reflet dans sa glace. Elle plongea son regard dans le sien, l'esprit hanté par

la vision de Vincent qui... Elle secoua la tête. En sortant de la salle de bains, elle brassait encore de sombres pensées. Tout semblait aller pourtant si bien... Pourquoi... ? Soudain, elle s'arrêta au milieu de sa chambre et ses pas la conduisirent jusqu'à la table de chevet où elle gardait son pistolet. Elle ouvrit le tiroir et en sortit l'arme qu'elle soupesa et retourna avant de chercher son sac pour l'y mettre. Elle prit une grande inspiration, avant de se diriger vers la cuisine où elle se prépara un rapide petit déjeuner. Le café lui brûla la bouche et elle fut incapable de terminer les tranches de pain qu'elle avait tartinées. Elle avait l'impression que dans sa tête, quelque étrange engrenage s'était mis en route.

Elle passa cette journée et la suivante dans un étrange état second, comme elle menait son enquête sur Kapler et ses séides. Joe avait raison : c'était par ces derniers qu'il fallait chercher à atteindre Kapler. Ils appartenaient à la racaille habituelle qui servait de suppôts aux hommes du milieu qui ne voulaient pas se salir les mains. Elle remonta une piste jusqu'à un certain Warren. Comme elle contemplait sa photo, un autre souvenir remonta à sa mémoire : celui de l'homme qui lui avait tailladé le visage avec un rasoir. Warren avait la même expression odieuse sur la photo, ses petits yeux profondément enfoncés dans leurs orbites contemplant l'objectif avec haine. Elle frémit, comme elle croyait entendre la voix de l'homme qui l'avait poussé dans la camionnette : « Tu vas comprendre qu'il faut se taire. » Elle se massa les tempes. Pourquoi est-ce que tout ça remontait à la surface maintenant ?

Elle se posait encore la question en interrogeant le vendeur d'un magasin chez qui Warren avait l'habitude de venir acheter des cigarettes françaises, sa faiblesse. Quand elle sortit du magasin, elle réalisa qu'elle n'était pas loin de chez Isaac Stubbs, chez qui elle avait appris à se battre. Elle décida de lui rendre visite. Quand elle poussa la porte de la salle de gym, elle fut assaillie par des odeurs familières : celles que dégageaient les mannequins qui se balançaient doucement, celles des tapis de mousse répandus sur le sol. Isaac était en train d'encourager un jeune garçon qui s'acharnait sur un punching-ball. Il se retourna en entendant le bruit des talons de la jeune femme sur le parquet.

« Ça alors ! s'exclama-t-il, comme un grand sourire éclairait sa face d'ébène. Pour une surprise. C'est bon, Marco. Dix minutes de pause. Pense à ce que je t'ai dit sur ton jeu de jambes. Et que me vaut une visite aussi inespérée ? lança-t-il à l'adresse de Catherine.

— Je passais dans le quartier et j'ai eu envie de vous revoir.

— Ça, c'est gentil, hocha-t-il la tête à plusieurs reprises en s'essuyant dans une serviette. Et dites-moi, comment va notre « bête fauve » ?

— Grâce à vos leçons, plutôt bien, sourit Catherine.

— Quand même pas qu'à cause d'elles, j'espère. Dites-moi, lui jeta-t-il un regard incisif, vous n'auriez pas des ennuis ?

— Non, je vous assure. Je... suis sur une enquête, en ce moment. Je cherche à trouver un certain Warren.

— Oh ! C'est pas du joli. Je connais cette grande brute.

— Vraiment ? s'exclama la jeune femme.

— Oui, il a essayé de m'extorquer de l'argent. Il a voulu me menacer. Je lui ai donné une leçon qu'il n'a sans doute pas oubliée, car il ne s'est pas avisé de revenir. Méfiez-vous, c'est un vicieux.

— Merci du conseil... Cela m'a fait du bien... d'évoquer le passé avec vous. Portez-vous bien, Isaac.

— Vous aussi, lui sourit-il, comme elle faisait demi-tour.

— Dites, la rappela Isaac, si vous cherchez Warren, en dernier recours, je vous conseille le *Red Baron*, c'est à trois pâtés de maisons d'ici. Il avait une chambre au-dessus de ce bar, mais ça fait quelque temps déjà de ça et je ne sais pas s'il y crèche encore. »

Elle le remercia d'un signe de la tête, avant de quitter la salle. Etrange comme le passé refaisait surface, songea-t-elle en montant dans sa voiture, comme s'il voulait lui dire quelque chose.

En rentrant chez elle ce soir-là, elle avait un message de Jenny sur son répondeur, qui lui demandait de la rappeler. Elle le fit avec joie.

« Bonsoir, Jenny, c'est Catherine.

— Ah ! Enfin, tu te rappelles de moi. Ce n'est pas bien de négliger les amis. Comment vas-tu et comment va... enfin, tu sais qui ?

— Nous allons bien tous les deux, merci. Tu voulais me parler ?

— Oui, je vais organiser une exposition au profit de l'enfance maltraitée et je me demandais si tu n'avais pas des contacts. Il me faudrait quelque chose d'assez officiel.

— Je peux toujours me renseigner demain, en allant au bureau. Je suis certaine qu'ils ne peuvent qu'apprécier ce genre d'initiatives. Je te tiendrai au courant.

— A charge de revanche.

— Attention, ce n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde.

— Oh ! Je m'en doute, éclata de rire son ami. A bientôt, Cathy. »

Le lendemain matin, la jeune femme poussa la porte du service de l'enfance maltraitée. Il y régnait une certaine ferveur. Elle demanda à parler à la responsable des relations publiques et fut dirigée vers le bureau d'Andréa Faulkner. Une femme d'une cinquantaine d'années l'accueillit avec un large sourire qui ne la quitta pas, comme Catherine lui exposait la raison de sa visite. Elle lui donna les coordonnées de Jenny.

« Vous avez l'air d'avoir pas mal de travail ici, nota la jeune femme en se tournant vers la baie vitrée qui ouvrait sur le reste du service.

— Oui, et malheureusement, nous manquons de gens de bonne volonté. C'est vrai que ce n'est pas aussi gratifiant que de travailler auprès du grand patron...

— Vous voulez dire auprès du procureur ? Ce n'est pas le même genre de travail, voilà tout, mais il est indispensable.

— Catherine Chandler... Cela me dit quelque chose. Vous n'avez pas plaidé, il y a quelque mois, dans une affaire d'homicide concernant un jeune garçon.

— Oui, répondit la jeune femme d'une voix voilée par l'émotion. Il avait été battu à mort par son père.

— Voilà le genre de violence à laquelle nous sommes confrontés tous les jours, cela en est presque décourageant. Et pourtant, il suffit parfois de si peu de choses pour désamorcer une situation qui peut déboucher sur le tragique. Le dialogue, souvent, peut sauver des vies. »

Elles continuèrent de parler pendant une heure encore, puis Catherine dut s'en aller. Mais elle avait été particulièrement impressionnée par Andréa. Et

comme elle se remettait sur le dossier Kapler, elle se prit à songer à ce qu'elle pourrait accomplir dans un tel service.

« Cathy, vint l'interrompre dans ses pensées un Joe visiblement pressé, vous en êtes où avec Kapler et ses sbires ?

— Je suis sur la piste d'un certain Warren. Pourquoi, Joe ? Que se passe-t-il ?

— J'ignore ce qui lui a pris, mais Moreno a décidé de lancer une procédure contre lui.

— Mais on n'a rien ! s'exclama la jeune femme.

— C'est bien ce que j'ai essayé de lui faire comprendre... A mon avis, la perspective des prochaines élections pour le poste de procureur ne doit pas être étrangère à son brusque enthousiasme. L'affaire Philipps nous a donné du vent en poupe et il veut continuer sur sa lancée. Cela fait pas mal de temps que Kapler nargue les autorités. Même si vous avez la plus petite piste, je vous conseille de vous jeter dans la bagarre.

— Je... Je ferai de mon mieux, ne put que dire Catherine.

— Bravo ! » ne cacha pas sa satisfaction son ami qui la laissa interloquée. Ce n'était pas dans les habitudes de Moreno de se lancer avec si peu d'éléments dans une procédure. Mais Joe avait probablement raison : la perspective des élections pouvait tout changer. La jeune femme passa quelques coups de fil qui ne donnèrent rien, malheureusement. Alors, elle se souvint de ce qui lui avait dit Isaac Stubbs et décida de tenter sa chance. Et en fin d'après-midi, elle prit la route du *Red Baron*. Avec les embouteillages, elle n'atteignit cette partie de la ville qu'une fois la nuit tombée.

L'endroit n'était pas folichon. L'immeuble ressemblait à ce qu'on trouvait dans les vieux quartiers délaissés de New York. L'enseigne était plutôt défraîchie et on y distinguait tout juste le visage d'un homme aux commandes d'un vieux coucou. Comme elle poussait la porte de l'immeuble, la jeune femme entendit un bruit de lutte. Un voisin était sur le seuil, le visage levé vers les escaliers. Il se tourna vers Catherine, comme elle approchait :

« Cela dure depuis bientôt vingt minutes, lui dit-il. Depuis qu'un drôle de bonhomme est monté au second étage.

— Est-ce qu'un certain Warren habite ici ?

— C'est ce que ce bonhomme m'a demandé aussi. Oui, mademoiselle, au second étage, chambre 25B.

— Ecoutez, je suis du bureau du procureur, Catherine Chandler, lui montra-t-elle sa carte. Téléphonez à la police et dites-leur de venir. »

Il ne se le fit pas dire deux fois et disparut dans son appartement. La jeune femme commença à monter les marches. Elle frémit. La vision de cet escalier se superposa à un autre, celui d'un pavillon dans Greenwich Village où elle avait dit à Carole qu'elle serait en sécurité. Mais Marty Belmont avait retrouvé sa trace et l'avait tuée. Comme elle arrivait sur le pallier du second étage, elle vit un homme sortir en titubant d'un des appartements. Il tourna vers elle un visage cadavérique et elle cilla : c'était Warren ! Il se tenait la poitrine. Elle se précipita, comme il en arrachait la lame d'un couteau qui tomba sur le sol avec un bruit métallique. Warren s'écroula comme une masse. La jeune femme se pencha vers lui. Au même moment, une voix cracha :

« Ne bougez pas. »

Elle se tourna lentement pour voir un homme se ruer vers elle, l'attraper par le col de son manteau et l'entraîner à l'intérieur de l'appartement. Il la plaqua contre le mur en claquant la porte sur eux.

« Qui vous êtes ? Vous connaissiez Warren ? »

— Lâchez-moi ! tenta de se dégager Catherine qui lui asséna un coup de genoux le forçant à lâcher prise.

— Saleté, jura l'homme qui la gifla l'envoyant valdinguer contre une table basse ; elle se cogna douloureusement la cheville. Ce faisant, son esprit enregistra le décor autour d'eux : la chambre était pleine de caisses de bois au contenu indéterminable. Sans doute de la contrebande, réalisa Catherine qui tenta de se remettre debout, mais l'homme était déjà sur elle.

La porte vola soudain en éclats et le malfrat se retourna d'un mouvement pour faire face à un Vincent déchaîné. Un cri d'horreur monta de la gorge de Catherine qui chercha des yeux son sac. Il avait glissé sous un meuble et elle se précipita, dans la poussière, pour l'attraper. Elle l'ouvrit avec fébrilité, comme elle entendait Vincent pousser un terrible rugissement.

« Pas cette fois ! » jura la jeune femme qui s'empara du pistolet, l'arma et, dans le même geste, le braqua sur le malfrat qui avait battu en retraite derrière une pile de caisses. Vincent avançait vers lui, prêt à frapper. Le malfrat chercha quelque chose sous sa veste et elle vit briller le canon d'une arme. Alors, sans hésiter, elle visa et appuya sur la gâchette. Le coup partit dans un tonnerre assourdissant. Les yeux de Catherine s'agrandirent de stupeur, comme elle vit l'homme chanceler, tituber vers elle en pointant son pistolet. Mais le voile de la mort passait déjà sur son visage et il s'écroula à quelques pas d'elle. La jeune femme crut que tout s'écroulait autour d'elle. Elle avait tué !

« Catherine ! »

Vincent se précipita vers elle, la serra contre lui, ne cessant de murmurer son nom, mais, hébétée, elle ne répondit pas à ses caresses. Son regard était figé sur le corps étendu. Une sirène dans la nuit. Elle frémit, comme au sortir d'un interminable cauchemar.

« Va-t-en ! lança-t-elle à Vincent qui la fixa sans paraître comprendre. Va-t-en ! répéta-t-elle. La police va arriver. J'avais demandé à un voisin de les appeler. Il ne faut pas qu'ils te trouvent.

— Mais... et toi ? »

Elle désigna le malfrat de la pointe de son arme.

« J'ai tué cet homme.

— Catherine, tu n'as fait que te défendre.

— Je ne voulais pas que tout ça recommence. Je ne veux plus que tu tues pour moi. Maintenant, pars... Pars ! » hurla-t-elle, comme il se levait enfin. Il lui jeta un dernier regard : elle était agenouillée dans la poussière, le visage maculé, l'expression terrible. Des rumeurs lui parvinrent des escaliers. Il n'avait pas le choix et prit la fuite.

Joe se plaça entre Catherine et le policier.

« Maintenant, ça suffit. Elle a répondu à toutes vos questions. Que vous faut-il encore ? »

L'homme le fixa d'un regard indescriptible.

« Beaucoup de questions restent sans réponses, répondit-il, puis, s'adressant à la jeune femme : Qui a défoncé la porte ? »

— Le rapport avec le fait qu'elle ait dû tirer sur ce voyou ? Il avait une arme, je vous le rappelle. Elle n'a fait que se défendre. Il avait déjà tué...

— On soupçonne qu'il y avait quelqu'un d'autre avec elle. Pouvez-vous nous dire quelque chose là-dessus, mademoiselle ?

— Il... n'y avait personne, monta la voix cadavérique de Catherine ; Joe se tourna vers elle et nota son expression, si dure. J'étais seule et j'ai tiré. J'ai tué cet homme.

— C'était un malfrat, un de la pire espèce ! la défendit son patron. Je suis certain que si on sort son dossier, on aura besoin d'un chariot pour l'apporter jusqu'ici. Il a tué ce... Warren. Mademoiselle Chandler enquêtait sur ce dernier pour le compte du bureau du procureur. Warren était l'homme de main de Kapler, un dangereux criminel, un de la pire espèce ! Kapler a dû envoyer un autre de ses sbires pour liquider Warren, dans des circonstances qu'il reste à préciser. C'est comme ça que je vois le tableau. Maintenant, inspecteur, il est vraiment tard et vous n'avez aucun motif de retenir cette jeune femme ici. Je la ramène chez elle. »

Ce disant, il se dirigea vers la chaise sur laquelle reposaient son manteau et celui de Catherine et revint vers la jeune femme pour la prendre par le coude et l'obliger à se lever. Elle leva les yeux vers lui, résignée, et le suivit.

« Vous vous êtes mise dans un sacré pétrin, marmonna Joe, comme ils rejoignaient sa voiture. Pourquoi vous n'avez pas attendu que la police soit là, pour arrêter cet homme ? »

Comme elle ne lui répondait pas, il lui jeta un bref coup d'œil. Elle avait l'air d'un zombi, jamais il ne lui avait vu une expression pareille.

« Ce... Ce doit être terrible de tirer sur un homme, même pour se défendre. »

Elle daigna enfin le regarder et hocha la tête. Il lui ouvrit la portière, avant d'aller s'installer au volant. On frappa à la vitre de son véhicule et il la baissa. Un policier le salua :

« Bonsoir. L'inspecteur m'a dit de vous escorter jusqu'à chez la demoiselle et de rester à sa porte.

— Attendez, ce n'est pas..., protesta Maxwell.

— Si Kapler est aussi dangereux que vous le dites, les rejoignant l'inspecteur, elle a besoin d'une protection. Il ne va pas apprécier qu'elle ait tué son liquidateur.

— Dites plutôt que vous voulez garder un œil sur elle, répliqua sèchement Joe ; l'autre haussa les épaules. C'est bon », soupira l'adjoint du procureur. Il attendit que le policier monte derrière pour démarrer, non sans adresser un regard noir à l'inspecteur. Catherine, elle, n'avait dit mot.

« Vous êtes certaine que ça ira ? Vous ne voulez pas que je reste ? demanda Joe, comme la jeune femme tournait la clef dans la serrure de sa porte.

« Absolument certaine, monta la voix rauque de Catherine. De toute manière, j'ai un ange gardien. »

Il se retourna vers le policier qui s'était installé sur le fauteuil, près de la porte. Ses épaules s'affaissèrent.

« Alors, je vous dis à demain. Je vous promets de remuer ciel et terre pour... »

Il s'interrompit, car elle avait refermé la porte sur lui. Ses lèvres se crispèrent. Il se retourna vers l'agent.

« Veillez bien sur elle. »

Catherine se dirigea droit vers la salle de bain. Elle voulait se laver de toute cette horreur et passa une demi-heure sous la douche. Elle se frotta si fort que sa peau délicate en rougit. Des larmes se mêlèrent à l'eau qui coulait sur son visage. Quand elle sortit de la salle de bain, elle hésita devant son lit, tira les couvertures, demeura un instant debout, immobile, comme suspendue. Elle sursauta en entendant frapper à la vitre. Elle se retourna vivement et vit l'ombre de Vincent se dessiner derrière les rideaux. Elle se précipita pour le rejoindre sur le balcon.

« Tu ne devrais pas être ici, murmura-t-elle d'une voix tendue. Il y a un policier à ma porte. »

Vincent eut un mouvement de recul en sentant son agressivité. Elle tenta de se ressaisir.

« Je voulais juste m'assurer que tu allais bien, résonna sa voix, basse et grave. Je ressens tes émotions si confusément que...

— Tu dois partir.

— Catherine...

— Je t'en conjure. Je dois me débrouiller seule.

— Je croyais que nous devons vaincre les obstacles ensemble. »

Elle tressaillit. Sans un mot, Vincent la prit dans ses bras et la serra de toutes ses forces contre lui. Il percevait qu'elle réprimait toutes ses émotions. Il la sentait glacée à l'intérieur. Elle revivait sans arrêt l'abominable scène. Elle finit par s'arracher à son étreinte. Comme elle allait parler, on frappa à la porte.

« Mademoiselle Chandler, est-ce que ça va ? se fit entendre la voix du policier.

— Pars, je t'en prie ! » murmura-t-elle à l'adresse de Vincent, avant de refermer la porte-fenêtre sur lui, pour aller ouvrir à l'agent.

— J'ai cru entendre des voix, tenta-t-il de regarder par-dessus son épaule ; la jeune femme se retourna pour s'assurer qu'il ne pouvait rien voir, avant de lui répondre :

— J'étais en train de lire à voix haute. Ça m'arrive. Autre chose ?

— Non, non. Bonne nuit. »

Elle hocha la tête et referma la porte. Elle posa son front sur le bois et un grand frisson la parcourut tout entière. Lentement, elle regagna sa chambre et finit par se coucher. Mais elle fut incapable de fermer l'œil.

L'aube la trouva assise dans son lit, le regard perdu dans le vague. Son réveil sonna et elle le fit taire d'un geste sec. Elle se leva et accomplit ses ablutions matinales. A peine eut-elle terminé que le téléphone sonna. Elle décrocha le combiné :

« Catherine ! C'est Joe. Je reviens de chez le juge. Vous ne serez pas poursuivie. Eh ! Vous êtes là ?

— Oui, Joe... Pour... Pourquoi ?

— J'ai fait des merveilles, pardi ! Je lui ai présenté toute l'affaire en le prenant au saut du lit. Ce ne fut pas facile d'arracher le morceau à cet... inspecteur, mais comme je le pensais, le dossier de l'homme que vous avez... tué est une véritable bible du crime. Aucun problème pour faire admettre la légitime défense, d'autant qu'il est avéré qu'il avait tué Warren juste avant. Le juge demande toutefois à vous entendre. Vous avez rendez-vous dans une heure.

— Merci, Joe. »

Et elle raccrocha. Elle n'arrivait pas à démêler ses sentiments. Elle se laissa tomber dans son canapé et resta une vingtaine de minutes, le regard dans le vague. Puis elle consulta sa montre, se leva, enfila son manteau en prenant son sac et ouvrit la porte d'entrée... Le policier n'était plus là. Elle eut un sourire ironique. L'inspecteur ne jugeait plus nécessaire de la protéger contre Kapler.

Joe Maxwell se leva en voyant entrer la jeune femme.

« Ça s'est bien passé ? »

Elle ne lui répondit pas et s'assit en poussant un soupir éloquent.

« Je vois, sourit son patron. J'ai parlé à Moreno, pour lui expliquer toute l'histoire. Et il est d'accord avec moi : vous avez mérité un congé.

— Non, Joe.

— Pardon ? la fixa-t-il d'un air interloqué en la voyant sortir une enveloppe de son sac.

— Je veux être transférée dans un autre service.

— Cathy...

— Ecoutez-moi jusqu'au bout sans m'interrompre, s'il vous plaît. Ce ne fut pas facile pour moi de prendre cette décision, mais elle est... nécessaire. Durant ces deux dernières années, j'ai voulu démontrer que je n'étais plus une victime. Je me suis lancée corps et âme dans toutes les affaires que vous m'avez confiées.

— Et vous avez fait un boulot formidable. Désolé, fit-il devant son regard.

— Et combien de fois me suis-je mise dans des situations dangereuses ? Je me suis comportée comme... une irresponsable. J'ai eu de la chance jusqu'à... maintenant, mais je l'ai payé chèrement. Il est temps que tout cela cesse... Je ne veux plus que... »

Elle lui tendit la lettre qu'il prit à regret.

« Je voudrais rejoindre le service de l'enfance maltraitée. »

Joe demeura silencieux pendant un long moment, avant de murmurer :

« Vous êtes une enquêtrice formidable. Je ne l'ai pas toujours admis et je sais que nos rapports furent difficiles au début. Ce qui vous arrive est aussi un peu de ma faute... Vous avez voulu prouver que vous étiez une battante et c'est le cas, oh ! oui, ainsi qu'une amie formidable. Vous allez me manquer, Cathy, la considéra-t-il avec émotion et elle baissa la tête. Mais... le service de l'enfance maltraitée est à deux étages en dessous. On pourra se voir, de temps en temps.

— Ce sera toujours avec plaisir, lui sourit-elle.

— Je vais appuyer votre demande, comptez sur moi. Et si vous avez besoin de quoi que ce soit d'autre...

— Merci, Joe. Merci pour tout. »

Elle se leva, s'approcha de lui et le serra dans ses bras. Il lui rendit son étreinte, un peu gêné. Et puis il la laissa partir.

Catherine faisait les cent pas dans la galerie. Elle se figea en entendant des bruits de pas, comme l'ombre de Vincent se dessinait sur les murs. Et il fut près d'elle. Elle le regarda longuement. Il attendit qu'elle prenne la parole. Elle voyait dans ses yeux qu'il voulait la prendre dans ses bras, mais

qu'il avait compris qu'elle avait quelque chose de grave à lui dire. Elle prit une grande inspiration :

« J'ai décidé de quitter mon travail au bureau du procureur, lâcha-t-elle très vite ; Vincent ne masqua pas sa surprise. Je crois que c'était... nécessaire, pour nous deux. Je n'ai pas arrêté d'y repenser, encore et encore, tournant tout ça dans ma tête. C'était en moi depuis un moment déjà. Ces derniers temps, j'ai beaucoup réfléchi sur le passé, sur ces deux années... C'est à moi de faire ce qu'il faut pour que plus jamais tu n'aies à risquer ce que tu es pour me défendre. Vincent, posa-t-elle une main sur sa poitrine qui se soulevait à un rythme rapide, je suis la cause de la violence qui est en toi. J'en suis la cause et le guide. J'en ai toujours eu le contrôle. J'ai pu t'arrêter quand tu t'en es pris à Stephen, mais je ne l'ai pas fait pour d'autres. Tu te rends compte de ce que cela représente ? Par ton entremise, je décide qui peut vivre ou non. Je me sers de toi comme... d'un instrument. Laisse-moi continuer, le retint-elle d'un geste, comme il était sur le point de parler. Il faut faire face à la réalité, ne plus la fuir. Nous nous sommes déjà engagés sur une autre route. Et c'était à moi de trancher les derniers liens qui nous renaient à cette violence que nous avons laissée s'installer dans notre relation. Je ne veux plus que notre amour puisse cautionner la mort. Parce que c'est pour ça que tu as failli sombrer dans la folie. Toi tu... »

Sa voix s'étrangla et il lui fallut un moment avant de pouvoir parler de nouveau :

« Toi tu es ma vie. Je t'aime et je veux enfin avoir le courage... de l'assumer totalement. »

Elle noua ses bras autour de son cou et se blottit contre lui.

« Que comptes-tu faire ? émergea enfin sa voix de son long silence.

— J'ai parlé à une responsable du service de l'enfance maltraitée. Ils ont besoin de personnel. J'ai demandé mon transfert à Joe. C'est idéal pour moi. Je vais pouvoir continuer de me rendre utile, sans que... cela... »

Il prit son visage entre ses mains. Elle pleurait. Il avait une telle façon de la regarder.

« Je..., commença-t-il d'une voix hésitante. Je sais que cela n'a pas été un choix facile. Et je suis touché par les raisons qui t'ont amené à prendre une telle décision. Est-ce que tu crois... que ça ira ? »

Elle hocha la tête. Il la serra de nouveau contre lui avec un soupir douloureux.

« Je crois, lui confia-t-elle après un moment, que nous venons de faire un nouveau pas sur notre passage périlleux. Et il n'est plus question de revenir en arrière. Je ne le veux pas. Je suis certaine, leva-t-elle son visage vers lui, que ce qui se trouve de l'autre côté sera beaucoup plus extraordinaire que ce que nous laissons derrière nous. J'avais peur jusqu'à présent, je pense. Mais avec toi avec mes côtés, je marcherai d'un pas plus sûr. »

Et elle lui offrit un sourire radieux et confiant.

A suivre...